

CHRONIQUE

JEAN AMMANN

Il n'y a pas de viande heureuse, sous le règne de l'«omnidévore»

Tuerie. Veaux, vaches, cochons, moutons, chèvres, poules, chevaux, dindes... Ah! s'ils avaient su, tous ces animaux que par millions chaque jour on égorge, on électrocute, on estourbit, on éviscère, s'ils avaient su, ils ne seraient jamais montés dans l'arche de Noé, ils auraient laissé l'homme voguer sans eux vers des rivages végétariens. Ils auraient choisi la noyade.

Depuis quelques mois, les reportages se succèdent: les journalistes décrivent ce qui se passe avant la barquette aseptisée et le steak désincarné. Dans *La Liberté* de jeudi, il y avait une visite de Micarna, à Courtepin, où meurent chaque année 28 millions de poulets et

350 000 porcs. Dans *Le Monde* du 30 juin, il y avait trois pages sur les abattoirs et sur ceux qui y travaillent: cela s'appelle «Les saigneurs des abattoirs». L'illustration montre un porc, suspendu par les pieds, éclaboussant de son sang un homme vêtu d'une combinaison blanche, la tenue du bourreau. A Lamballe (Côtes-d'Armor), dans le plus grand abattoir de France, un animal meurt toutes les cinq secondes. «Il y a dix ans, on faisait 3000 cochons dans la matinée, maintenant c'est 5000», précise des employés. L'animal meurt, l'homme souffre: «Les trois quarts des nouveaux arrivants partent avant la fin de la période d'essai», dit *Le Monde*. Voilà pour



Avant la barquette. Aldo Ellena

l'abattage industriel. «propre» dirons-nous, car on ne nourrit pas sept milliards de carnivores – moins quelques végétariens – sans une hécatombe: en France, on tue trois millions d'animaux par jour. «Il n'y a pas de viande heureuse», conclut un militant de la cause animale.

A côté de ça, il y a toutes ces histoires d'animaux égorgés, ce mouton dont on a crevé l'œil d'un coup de couteau et qui agonise, la trachée ouverte, entre les jambes du «sacrificateur», parce qu'un dieu a dit «vous ne mangerez que des animaux intègres». On ne devrait jamais prendre les dieux au pied de la lettre: ils disent tout et n'importe quoi.

Faut-il être végétarien? Si l'on en croit la nature, certainement pas: les chimpanzés, de temps en temps, mangent de la viande. L'homme est omnivore, il peut manger des aliments d'origine végétale et animale. Certains voient dans sa dentition la démonstration d'un carnivore, d'autres voient dans la longueur de son tube digestif la preuve d'un herbivore... Le seul problème, et l'on revient toujours à ça, c'est que la planète n'avait pas prévu l'invasion de sept milliards d'omnivores, armés d'une fourchette et d'un long couteau. Et pour nourrir ce monstre masticateur, il faut que meurent, chaque seconde, 1900 animaux. Si Dieu existe, il ne nous le pardonnera pas. >>

Avec *Se mettre au monde*, le photographe genevois Steeve Luncker explore l'adolescence et les rites qui transforment un vieil enfant en jeune adulte

TU SERAS UN HOMME, MON FILS

<< AURÉLIE LEBREAU

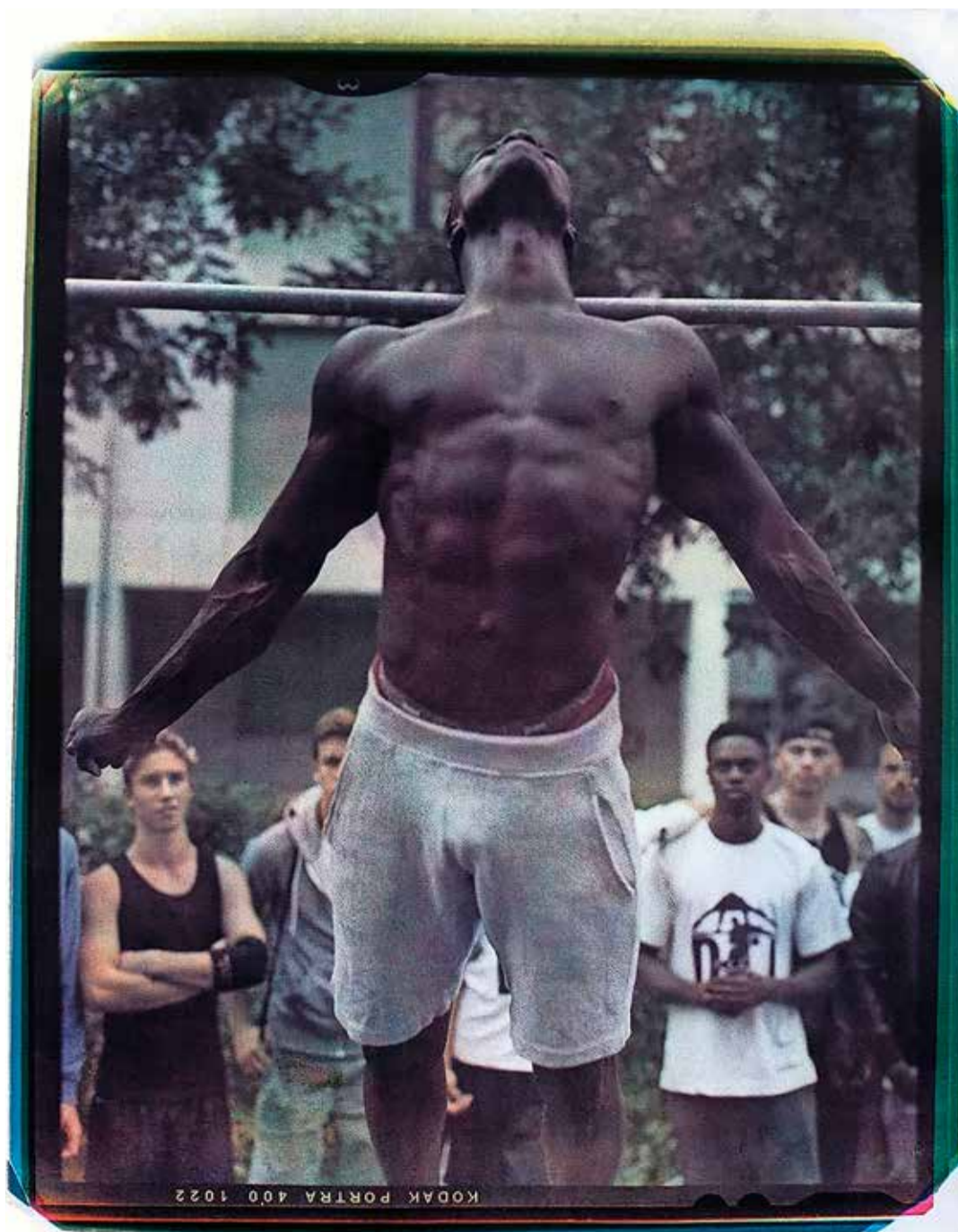
Adolescence >> «J'ai commencé ce travail il y a quatre ans quand mon fils aîné, qui avait alors 16 ans, est subitement devenu un homme. Un jour il a franchi le pas de la porte et ça m'a sauté aux yeux! C'est arrivé d'un coup, c'était fou. Je me suis alors demandé ce que je lui avais donné pour qu'il trouve sa voie et réussisse à passer du stade de vieil enfant à celui de jeune adulte.» Tel est le point de départ du superbe travail photographique *Se mettre au monde* que Steeve Luncker présente actuellement au Musée de l'Élysée.

Sur le perron de l'institution lausannoise, le photographe de 45 ans fume une cigarette, et déplore de devoir courir en tous sens pour exercer son métier, qu'il accomplit pourtant avec un talent et une rigueur forçant le respect. Photographe à *La Tribune de Genève* à 50%, il mène en parallèle des travaux personnels dont certains ont connu un fort retentissement – sans pour autant le rendre riche. *Se mettre au monde* est sa première œuvre pour laquelle le photographe est parvenu à couvrir ses frais de production...

Ode à la vie

Percutant, *A jeudi, 15 heures*, l'était. Steeve Luncker y suivait et documentait, entre 1996 et 1998, la fin de vie de Xavier, atteint du sida. Cette série de près de 200 planches-contacts – où l'on voit autant l'artiste que son sujet, les deux hommes se photographiaient mutuellement chaque semaine –, est désormais en dépôt au Musée de l'Élysée.

La mort est un thème qui a occupé Steeve Luncker durant dix ans. «Certains m'ont reproché d'être le photographe du glauque, mais je ne suis pas morbide, ma démarche est au contraire une ode à la vie. Ma volonté, c'est de produire un travail agitateur. Non pas moralisateur ou culpabilisant, mais qui suscite la réflexion.» Ses mots sortent avec conviction. Quant à ses photos, elles montrent ce que l'on n'est pas habitué à voir, mais sans jamais imposer au spectateur un rôle de voyeur. Luncker est un type entier, un poil bourru et potentiellement impressionnant, mais également empli de tact.



Street Workout, l'une des photos de Steeve Luncker à voir à l'Élysée. Steeve Luncker

Impressionnant par ce caractère que l'on perçoit comme sacrément trempé et surtout par sa force à se confronter, et nous dans son sillage, à ce qu'il est tellement plus facile d'ignorer. Ici, on ne joue pas à l'autruche. Pas plus avec *Levés de corps*, où le photographe a emboîté le pas durant deux ans aux hommes et femmes qui interviennent lorsqu'un mort est retrouvé sur une voie ferrée, dans une baignoire, sur un lit ou au bout d'une corde. «Nul besoin de partir dans un pays en guerre ou dans une région pauvre du globe pour assister à la mort dans sa plus cruelle réalité», commente l'artiste sur son site.

Après, le photographe a encore rajouté un étage à sa fusée exploratrice et frontale, avec *L'instant de ma mort*. Qui proposait une première photo du cadavre au moment de sa découverte et une seconde, juste après qu'il avait été enlevé, de l'endroit où il se trouvait. Comme pour interroger la présence de la vie qui bruissait encore peu de temps auparavant.

Il ne mitraille pas

Les questions – celles qui peuvent nous tarauder pendant des années, voire une vie durant – semblent être la pression artérielle de Steeve Luncker. Et ses réponses, c'est muni d'un appareil qu'il part les chercher. «J'ai réalisé il y a peu que j'avais reçu plein de signes de mes parents me montrant que je basculais vers les adultes, mais sur le moment je n'ai pas compris. A 16 ans, mon père qui avait été parachutiste à l'armée m'a proposé de passer mes brevets. Je me suis lancé et j'ai réussi. Il était très fier. Le rite m'avait été soumis, je l'avais accepté et consommé. Mais il n'avait pas été verbalisé. Même si mon père a eu l'impression de me l'avoir dit, moi, je n'ai pas entendu le «tu es un homme mon fils, tu es entré dans un autre monde.» Comment tue-t-on, dans notre société laïque, l'enfant pour laisser naître l'adulte? C'est ce que Steeve Luncker est allé observer.

Se basant sur la tradition des Indiens Okapi qui suspendent, avec des crochets plantés dans le dos, les adolescents prêts à quitter l'enfance, le photographe a recensé plusieurs domaines où ces adultes en devenir excellent... L'ennui, l'ivresse, les tatouages, les concerts, les fêtes foraines ou érotiques, les portes ouvertes des

écoles de recrues... Exigeant, ne craignant pas les contraintes, il a travaillé en grand format argentique 4/5 inches. «Mon appareil à grande ouverture et très lourd, près de quatre kilos, m'obligeait à me trouver entre un mètre et demi et trois mètres de mon sujet. Il devait se passer quelque chose devant moi pour que je déclenche et que je capte l'énergie du moment. Je ne suis pas du genre à faire des milliers d'images. Je suis concentré et je tente de faire la bonne.» Ainsi pour 35 clichés exposés, seules 115 images ont été réalisées, ce qui est peu à l'heure du numérique.



«Par mon travail, je veux susciter la réflexion»

Steeve Luncker

Pour les tirages, Steeve Luncker a choisi d'utiliser un procédé pigmentaire appelé charbon Fresson, réalisable uniquement à Paris. Avec pour résultat des photos envoûtantes, extrêmement picturales et donnant au sujet une nuance intemporelle. Depuis que l'homme existe, il grandit et subit cette délicate transition qu'est l'adolescence. Une période pour laquelle le photographe conserve une certaine nostalgie. «J'ai perdu beaucoup de temps à me prouver des choses qui n'allaient souvent pas dans le bon sens. Si c'était à refaire, je me comporterais différemment.» Peut-être. Mais aujourd'hui cet homme qui avoue avoir l'impression d'être «en guerre permanente» tant il est en éveil, «jusqu'à l'épuisement», a assurément trouvé sa voie. >>

>> *Se mettre au monde*, jusqu'au 28 août, Musée de l'Élysée, Lausanne, www.iuncker.ch